Le trésor d'une orpheline

Caroline Louise Endres était une fillette comme les autres. Ou presque…

Elle était orpheline. Néanmoins, à la différence de ses camarades, cette condition ne lui pesait pas. Elle n'avait rien connu d'autre que ce pensionnat d'Autriche. Elle n'y avait jamais manqué d'attentions, ni de soin. Les sœurs qui s'occupaient d'elle étaient douces et bienveillantes. Cela lui suffisait.

D'aussi loin qu'elle put s'en souvenir, Caroline avait toujours vécu dans cette grande maison bourgeoise, perdue au milieu de la forêt bavaroise. Elle aimait cette demeure un peu prétentieuse avec ses colonnades montant jusqu'au toit d'ardoises et entourée d'un gazon vert intense. Des écureuils et des daims prudents s'approchaient parfois en quête d'une friandise qu'une main enfantine avait laissée à leur intention.

Caroline se cachait derrière le gros chêne pour les observer en silence. De grands yeux noisette mangeaient son joli visage triangulaire. Son regard était doux et lointain. Elle nattait ses cheveux châtains en de longues tresses lui descendant dans le dos. Sa silhouette fluette disparaissait sous sa robe de tissu sombre. Ses manières et sa

grâce innée, même à son jeune âge, lui donnaient un *je-ne-sais-quoi* d'aristocratique.

Malgré sa condition, elle pouvait espérer un riche mariage grâce à sa beauté et son allure. Après tout, on était à la fin du XIXème siècle et les mentalités avaient évolué ! Cependant, épouser un beau parti et avoir des enfants ne l'intéressait guère. Ses rêves étaient ailleurs : elle désirait devenir infirmière ou nourrice. S'occuper des autres, et particulièrement des plus faibles, était chez elle une véritable vocation.

Etrangement, les nonnes ne l'encourageaient guère dans cette voie.

Elles la poussèrent même à sortir et s'ouvrir au monde. Aussi la fillette se retrouvait-elle dans le salon de demeures cossues, à prendre le thé avec des dames de la bonne société. Ces dernières raffolaient de sa gentillesse et de sa vivacité d'esprit.

La jeune fille mettait cet engouement sur le compte de son visage ravissant et sa bonté naturelle, au sujet desquels elle était si souvent complimentée.

C'était la vérité. Mais ce n'était pas l'unique raison.

Caroline était née en 1885. Elle n'avait pas connu ses parents, car elle n'était âgée que de quelques jours quand elle fut déposée devant la porte du meilleur pensionnat du pays. Dans ses langes de lin finement brodés, une bourse bien garnie avait été glissée. Depuis, chaque année un donateur anonyme offrait de quoi rénover la grande toiture, changer la tuyauterie en intégralité ou emmener les

pensionnaires en vacances au bord du Danube. Un ange gardien veillait en secret sur la petite fille.

Ce mystérieux protecteur n'était pas moins que le neveu de François Joseph 1er Empereur d'Autriche. C'était un secret bien gardé qui avait, peu à peu, transpiré au fil des années. Caroline Louise Endres était la fille naturelle d'Otto de Habsbourg-Lorraine, quatrième dans l'ordre de succession au trône.

A cette époque, c'était un jeune homme dissipé, ayant peu de goût pour les études et la vie à la Cour Impériale. Il préférait courir les filles ou jouer de mauvais tours, sans penser aux conséquences.

C'est ainsi que la fillette au regard doux vit le jour. Son père, alors âgé de vingt ans, allait épouser l'année suivante la vertueuse Marie-Josèphe de Saxe. Cependant, cette respectabilité de façade ne l'empêcha guère de poursuivre sa vie dissolue. Ni de prendre soin de Caroline à distance.

C'est ainsi que loin des crinolines de soie, des promenades en calèche et des palais de marbre, l'orpheline devint une jeune femme agréable mais déterminée.

Son entêtement lui permit d'entamer ses études d'infirmière. Puis, lorsqu'elle eut son diplôme, sa vie changea radicalement. Elle quitta les sœurs et fut envoyée au château de Schönbrunn. Ses origines, mêmes secrètes, étaient les meilleures recommandations qu'elle puisse espérer.

Le palais incarnait l'aristocratie viennoise dans toute sa splendeur : façade martiale et intérieur ruisselant de dorures. Le vieil

Empereur François-Joseph 1er d'Autriche la prit rapidement en sympathie. Après tout n'était-il pas son grand-oncle ? De son côté, la jeune femme éprouvait une réelle empathie pour cet homme qui avait perdu son épouse quelques années plus tôt. La belle et inoubliable Sissi.

Aux yeux de Caroline, encore empreints de candeur et de romantisme, cette histoire valait tous les romans qu'elle lisait le soir dans sa petite chambre. En effet, aux circonstances tragiques de sa mort, s'ajoutait l'amour incommensurable que lui vouait toujours son mari.

L'infirmière brûlait de connaître une telle passion. Pourquoi pas avec ce jeune officier qu'elle croisait parfois ? Un garçon assez distant, mais avec un sourire irrésistible. Son uniforme impérial mettait en valeur son corps musclé par l'exercice de l'équitation.. A cette pensée un sourire béat naquit sur ses lèvres roses.

— Ma chère petite, vous ne cessez de répéter que vous ne connaissez pas de couple plus romantique que celui que nous formions avec ma regrettée Sissi. Bien d'autres ont marqué notre dynastie.

— Je serais ravie d'écouter Sa Majesté sur ce point.

— Depuis le XVIIIème siècle notre famille possède un trésor sans égal.

Les grands yeux de la jeune femme le fixèrent avec intérêt.

— Il s'agit d'un cadeau que François 1er, mon aïeul, a offert à son épouse Marie-Thérèse d'Autriche à l'occasion de leurs noces.

— Formaient-ils un couple comparable au vôtre, Votre Majesté ?

Les lèvres de l'empereur s'étirèrent avec bonhomie sous sa moustache.

— Je ne saurais être juge en la matière. Ecoutez plutôt. La grande Marie-Thérèse était follement éprise de son mari. Ils n'eurent pas moins de seize enfants.

L'infirmière arqua les sourcils de surprise.

— L'un d'eux était Marie-Antoinette d'Autriche.

— La dernière reine de France ? s'exclama-t-elle.

— Elle-même. Le présent reçu par Marie-Thérèse fut à son tour donné à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage. Cependant, il arriva ce que nous savons au pauvre Royaume de France et les biens de la Reine furent confisqués.

— Quelle tragédie.

Heureusement, certains tombèrent entre des mains dignes de les recevoir.

— Qui donc les récupéra ?

— Je reconnais bien là l'impétuosité de votre âge, jeune demoiselle, s'amusa l'empereur. Le trésor dont je vous parle resta en France après la Révolution. A nouveau, il fut offert pour célébrer l'union d'une Habsbourg-Lorraine.

— Quelle heureuse coïncidence ! Laquelle était-ce ?

— Maria Ludovica Leopoldina Francisca Theresa Josepha Lucia.

« *Qui ?* » s'interrogea Caroline.

— Marie-Louise d'Autriche, précisa-t-il. La seconde femme de l'Empereur Napoléon Bonaparte.

La bouche rose de la jeune femme s'écarquilla sur un « Oh » d'étonnement.

— Il est amusant de constater qu'après un demi-siècle d'écart ces deux femmes aient reçu le même cadeau, nota-t-elle.

— Vous avez l'esprit vif, ma petite. Néanmoins, le hasard a peu de place dans cette histoire. Dois-je vous rappeler que Marie-Antoinette était la grand-tante de Marie-Louise ?

Elle baissa la tête, rougissante de confusion.

— Assez parlé ! Venez donc que je vous montre ce fameux trésor.

Contre toute attente, le vieil empereur conduisit l'infirmière dans son cabinet de travail. Comparée aux splendeurs du Palais, c'était une pièce assez sobre entièrement décorée dans les tons grenats. Elle savait qu'il y passait la majeure partie de ses journées, travaillant sans relâche et, parfois même, qu'il y prenait ses repas. Un grand portrait de l'impératrice Sissi, lumineuse dans sa robe de mariée, veillait sur lui depuis le mur.

Il ouvrit le tiroir de son secrétaire avec une délicate clé ouvragée qu'il gardait dans sa poche. D'une main quelque peu hésitante, il en sortit un écrin bleu sombre qu'il posa sur le repose-main.

— Ouvrez-le, je vous prie mon enfant, demanda-t-il la voix éraillée par l'émotion.

Elle obéit en saisissant l'objet avec respect. Le soleil entrait à flot par la grande fenêtre. Ses rayons illuminèrent un diamant d'une beauté à couper le souffle. Gros comme une noix, sa couleur jaune citron paraissait irréelle.

— Voici le « *Florentin* », expliqua François Joseph avec tendresse. Voici le trésor que se transmettent les princesses d'Autriche.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, Votre Majesté.

Elle avait prononcé cette phrase dans un souffle, presque machinalement, car en réalité aucun mot n'aurait pu exprimer l'émotion qu'elle ressentait à cet instant. Un sentiment nouveau d'une puissance renversante s'empara d'elle.

— Lors de la chute de Napoléon, Marie Louise rentra à Vienne auprès de son père. Elle rapporta le diamant avec elle, dans son pays natal.

— Puis, à votre tour, vous l'avez offert à votre épouse ? demanda Caroline, toujours fascinée par le bijou.

Il hocha la tête et reprit l'écrin avec précaution pour le ranger dans le bureau.

— Pourquoi me montrer ce diamant ? demanda l'infirmière encore sous le charme du bijou et touchée par l'émotion de l'empereur.

— Il est temps à présent qu'une autre femme reçoive ce présent. Mon petit-neveu, Charles, est fiancé à la jeune Zita de Bourbon-Parme. Je pense qu'elle apprécierait ce cadeau pour ses noces.

« *Qui pourrait refuser un diamant si magnifique* ? » pensa-t-elle sans savoir que Charles François Joseph de Habsbourg-Lorraine était en réalité son demi-frère.

L'empereur chargea personnellement la jeune femme de partir pour l'Italie avec le « *Florentin* ». Il savait que le bijou était entre de bonnes mains.

Quitter l'empereur l'attrista bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Mais sa peine s'envola vite lorsqu'elle vit que le jeune officier, qu'elle appréciait tant, dirigeait son escorte. Elle espérait qu'il mettrait à profit les longues journées de voyage pour lier connaissance.

Hélas, même s'il se révéla un homme poli et charmant, leur relation n'évolua guère. Elle tenta plusieurs fois d'engager la conversation mais seuls les faits d'armes et le fracas de la guerre le passionnaient.

N'ayant jamais quitté son pays natal, Caroline n'était pas préparée à découvrir les splendeurs de l'Italie. Le Palais Pianore avec sa façade abricot, entouré de hauts palmiers lui parut des plus exotiques. Agée d'une vingtaine d'années, Zita de Bourbon-Parme lui plut sans réserve. Outre le fait que les deux jeunes femmes avait connu le pensionnat, elles se ressemblaient physiquement. Si la princesse de Parme portait ses longs cheveux bruns en chignon au sommet du crâne, l'infirmière les attachait sur la nuque.

Une forte complicité se noua rapidement entre elles.

— Vous êtes le plus beau cadeau que m'ait envoyé mon oncle ! s'extasia Zita. Plus beau que son gros caillou brillant !

Caroline trouvait la comparaison extrêmement cavalière. Comment pouvait-elle mépriser l'éclat du splendide diamant jaune ?

La date du mariage approchait et leur exaltation montait chaque jour un peu plus. La princesse désirait une famille nombreuse et la jeune Autrichienne serait sa nurse attitrée. Tout allait bien dans le meilleur des mondes !

Hélas, les choses ne se passent pas toujours comme le veulent les demoiselles gâtées par l'existence. La situation politique se compliquait chaque jour un peu plus du côté des Etats Baltes. Zita se portant comme un charme, rien n'expliquait la présence d'une infirmière dans son entourage. Qui plus est, une Autrichienne ! Cela suscitait même d'inutiles inquiétudes. Les deux amies durent se séparer à regret.

Cela signifiait pour Caroline d'abandonner tout espoir de revoir son officier. Elle écrivit une longue lettre à l'empereur afin de l'informer de la nouvelle tournure que prenait sa vie mais également, de façon anodine, de s'enquérir de la santé du soldat qui lui avait jadis servi d'escorte. Une missive envoyée comme une bouteille jetée à la mer.

Grâce aux recommandations de la princesse, elle trouva rapidement une place auprès d'un riche homme d'affaires américain : John Jacob Astor IV. Plus exactement auprès de sa jeune épouse, Madeleine qui était enceinte. Dès l'annonce de la bonne nouvelle, le couple avait souhaité écourter leur voyage de noces en Europe et rentrer au pays.

Si durant vingt-sept ans, son existence fut assez calme et bien huilée, malgré le secret de sa naissance et sa fréquentation des têtes couronnées, Caroline ne fut pas au bout de ses surprises. Non content d'être natif des Etats-Unis, pays de toutes les extravagances et divorcé (elle n'en n'avait jamais rencontré auparavant), John Astor avait choisi pour son retour le tout nouveau et luxueux paquebot de la *White Star*. Et Caroline Louise Endres, jeune infirmière autrichienne, serait du voyage. En première classe, excusez du peu !

Le cœur battant, la jeune femme aida Madeleine Astor à s'installer dans sa cabine. Légèrement incommodée par le mal de mer, la future maman la retint à ses côtés. Cette dernière obtempéra à regret. Elle avait hâte de rejoindre le salon depuis qu'elle avait croisé le regard d'un garçon ressemblant à son bel officier. Malgré le temps, elle ne l'avait pas oublié. Ce n'était d'ailleurs pas le seul secret que la discrète Caroline avait ramené de son pays natal.

Au bout de deux jours de traversée la jeune épouse s'amarina. Si bien, que ce soir-là, elle bavardait encore lorsque son époux entra dans sa cabine d'un air faussement désinvolte.

— L'équipage demande à ce que nous sortions sur le pont. Venez, ma chère. Et n'oubliez pas votre gilet de sauvetage.

Madeleine fronça les sourcils de curiosité, mais John Jacob Astor, quatrième du nom, dégageait une telle autorité naturelle que ni sa femme, ni Caroline ne demandèrent d'explication. Cette dernière, cependant, insista pour qu'on la laisse prendre sa petite trousse de soin. Au cas où…

Sur le pont, le vent était glacial. Une foule en habit de soirée déambulait ne sachant s'il fallait prendre l'affaire au sérieux ou en rire. Sous ses souliers, l'infirmière sentait le grand paquebot pencher sensiblement. Les matelots s'affairaient autour des canots de sauvetage. La panique sourdait de leurs gestes maladroits et dans le regard égaré des passagers. John rassurait inlassablement sa femme, l'atmosphère étrange régnant autour d'eux ne semblait avoir aucune prise sur lui.

Caroline suivit Madeleine dans un des canots. Elles se serrèrent l'une contre l'autre. Autour d'elles, il n'y avait que des visages fermés de femmes et des yeux inquiets d'enfants. La jeune Autrichienne hésitait entre le soulagement et la peur qui menaçait de la submerger. Ses mains se crispèrent nerveusement sur le cuir de sa mallette.

Cette nuit-là, le plus grand navire de son époque sombra dans les eaux froides de l'Atlantique, emportant mille cinq cents personnes avec lui.

Cette même nuit, Caroline Louise Endres leva son visage vers un ciel pur piqueté d'étoiles, ferma les yeux, oublia les clameurs extérieures et sourit.

Après une longue inspiration, elle ouvrit enfin les paupières. Elle sembla reprendre pied dans le monde réel. D'une voix calme, elle apaisa sa patronne jusqu'à l'arrivée d'un paquebot, venu les sauver.

Il fallut encore quatre jours de traversée pour rejoindre New York. Madeleine Astor fut traitée avec les égards dus à son rang. Tout à l'idée de retourner chercher son mari, elle en oublia son infirmière.

Cette dernière se garda bien de se manifester. Une fois les formalités administratives terminées, elle s'éloigna rapidement du port.

Plus rien ne la retenait à la famille Astor ou au Titanic. L'Europe était loin. Elle était orpheline et sans aucune attache.

Qu'importe ! Serrant la poignée de sa trousse en cuir, elle sentit son cœur se gonfler d'une joie sauvage à la perspective de cette nouvelle vie qui s'ouvrait devant elle. Une vie où elle ne serait plus jamais seule depuis qu'elle avait conservé la seule chose qui ait de la valeur à ses yeux.

En effet, depuis que l'Empereur François Joseph lui avait confié lors de son départ d'Autriche, elle n'avait jamais quitté le « *Florentin* ». A présent, la pierre brillait dans une poche de son sac. Sa simple présence lui donnait tout ce qu'elle avait toujours désiré. Une impression de force et de puissance jusqu'alors inégalée. Bien plus précieuse que l'amitié de ces femmes, qu'elles soient princesse ou riche héritière ; ou même de l'amour d'un homme en grand uniforme ne pensant qu'à la guerre.

Des années plus tard, Zita chercha ce bijou pour le mettre en gage afin de sauver son empire moribond. En vain.

Sans pouvoir se l'expliquer, depuis qu'elle avait posé son regard sur ces facettes scintillantes, Caroline se sentait intiment liée au diamant. Si elle avait connu sa véritable famille, elle aurait su qu'elle était une des femmes de cette dynastie à laquelle il appartenait.

Après un dernier sourire, elle s'éloigna sans un regard en arrière. L'éclatant « *Florentin* » et la discrète Caroline Louise Endres disparurent à jamais.

FIN

Note de l'auteur : Tous les faits et les personnages de cette histoire sont réels.

Néanmoins, la véritable Caroline Louise Endres est née en 1874 dans le Massachusetts.

Quant au diamant le « Florentin », on perd sa trace au début des années 20 en Suisse.

D'autres textes à découvrir sur mon site :

www.carolinecosta-auteur.fr

Suivez mon actualité sur Facebook :

https://www.facebook.com/caroline.costapidello

A bientôt !